



HAL
open science

Prélude l'idée de futur chez les grammairiens grecs

Frédéric Lambert

► **To cite this version:**

Frédéric Lambert. Prélude l'idée de futur chez les grammairiens grecs. Frédéric Lambert; Rutger J. Allan; Theodore Markopoulos. *THE GREEK FUTURE AND ITS HISTORY / LE FUTUR GREC ET SON HISTOIRE*, 139, Peeters, 2017, Bibliothèque des cahiers de linguistique de Louvain, 978-90-429-3513-6. halshs-01991753

HAL Id: halshs-01991753

<https://shs.hal.science/halshs-01991753>

Submitted on 14 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'IDEE DE FUTUR CHEZ LES GRAMMAIRIENS GRECS

Frédéric Lambert,
Université Bordeaux Montaigne et CLLE-ERSSàB (UMR 5263)

I. Introduction

On sait que le futur est une catégorie grammaticalisée en grec ancien, le verbe grec disposant d'un thème de futur à l'indicatif, à l'optatif, à l'infinitif et au participe. On trouve même un "futur sur parfait" à l'indicatif pour certains verbes.

La Τέχνη de Denys le Thrace oppose vers la fin du 2^e s avant J.-C. passé, présent et futur:

1. Denys le Thrace, §53
Χρόνοι τρεῖς, ἐνεστώς, παρεληλυθώς, μέλλων.
Il y a trois temps, le présent, le passé et le **futur**.

Mais le terme μέλλων apparaît déjà un peu avant chez son maître Aristarque (première moitié du 2^e s), comme l'atteste le fragment recensé par Matthaios (1999), et fondé sur une scholie de l'*Iliade* (15, 351):

2. Aristarque Fr. 62 A1 = Sch. Home. (A) ad O 351a
{ἀλλὰ κύνες} ἐρύουσι: ἡ διπλῆ, ὅτι ἐνεστῶτι ἀντι μέλλοντος κέχρηται, ἐρύουσιν ἀντι τοῦ ἐρύσουσι.
mais les chiens (le) traîneront : la double ligne (= signe de vers corrompu), car le présent est utilisé à la place du **futur**, (ils) traînent à la place de (ils) traîneront.

Cela fait écho à ce vers d'Homère:

3. *Iliade* I, 69-70
Κάλχας Θεστορίδης οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος,
ὃς ἤδη τά τ' ἐόντα τά τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἐόντα,
Calchas, fils de Thestor, de loin le meilleur des devins,
Qui savait ce qui est, ce qui sera et ce qui était auparavant¹.

Le participe futur du verbe εἶναι renvoie uniquement aux événements à venir alors que le participe du verbe μέλλειν (qui implique lui-même selon Basset (1979: 22) une ellipse de l'infinitif du verbe εἶναι / ἔσσεσθαι) peut renvoyer, soit à des événements à venir, soit, métalinguistiquement, à la forme verbale de futur.

On peut s'interroger sur la raison qui a amené les grammairiens à choisir μέλλων plutôt que ἐσόμενος pour référer au temps grammatical. Une réponse à cette question se trouve peut-être dans le traité d'Aristote *Sur la génération et la corruption*: le futur-ἐσόμενος adviendra, alors

¹ Selon l'interprétation généralement acceptée. En effet, Annamaria Bartolotta (à paraître) a montré d'une façon convaincante que le deuxième vers doit s'interpréter en fait comme "ce qui est, et ce qui sera et se trouve devant", ce qui implique que la deuxième partie du vers ne réfère pas au passé mais à une représentation du futur, conçu comme ce qui est devant le présent, c'est-à-dire le futur proche.

que le futur-μέλλων se dit mais peut ne pas advenir. Μέλλων est donc bien du côté du langage.

4. Aristote *De generatione et corruptione*. 337b3

Ἐπεὶ δ' ἐν τοῖς συνεχῶς κινουμένοις κατὰ γένεσιν ἢ ἀλλοίωσιν ἢ ὅλως μεταβολὴν ὀρῶμεν τὸ ἐφεξῆς ὄν καὶ γινόμενον τόδε μετὰ τόδε ὥστε μὴ διαλείπειν, σκεπτέον πότερον ἔστι τι ὃ ἐξ ἀνάγκης ἔσται, ἢ οὐδέν, ἀλλὰ πάντα ἐνδέχεται μὴ γενέσθαι. Ὅτι μὲν γὰρ ἔνια, δῆλον, καὶ εὐθὺς τὸ ἔσται καὶ τὸ μέλλον ἕτερον διὰ τοῦτο· ὃ μὲν γὰρ ἀληθὲς εἰπεῖν ὅτι ἔσται, δεῖ τοῦτο εἶναι ποτε ἀληθὲς ὅτι ἐστίν· ὃ δὲ νῦν ἀληθὲς εἰπεῖν ὅτι μέλλει, οὐδὲν κωλύει μὴ γενέσθαι μέλλων γὰρ ἂν βαδίζειν τις οὐκ ἂν βαδίσειεν.

Or, puisque nous voyons, parmi les choses mues continûment par génération, altération ou, de manière générale, transformation, un ordre de succession (c'est-à-dire que ceci est engendré après cela sans qu'il y ait jamais d'interruption), il faut examiner s'il y a quelque chose qui nécessairement *sera* ou s'il n'y a rien de tel, tout pouvant au contraire ne pas avoir lieu. Que certaines choses nécessairement seront, voilà qui est clair: c'est l'explication directe du fait que *sera* (τὸ ἔσται) est différent de *se préparant à être* (τὸ μέλλον); ce dont en effet il est vrai de dire qu'il *sera*, il faut qu'il soit vrai de dire à un moment donné qu'il *est*, mais ce dont il est maintenant vrai de dire qu'il *se prépare à être*, rien n'empêche qu'il ne soit pas — car quelqu'un qui *se prépare* à se promener pourrait ne pas se promener.

Si l'on se fonde sur ce texte, en effet, on pourrait dire que les grammairiens grecs ont préféré μέλλων du fait que, comme on le verra, ils insistent fréquemment sur l'incertitude du futur. C'est donc à partir de ce terme (μέλλων) métalinguistique que nous avons mené une enquête dans les textes grammaticaux recensés par le *TLG*.

Nous avons obtenu 3016 occurrences. Mais il y a un grand nombre de textes qui apparaissent plusieurs fois en réalité, car du fait de l'isotopie, le terme apparaît plusieurs fois dans le même texte, qui se trouve donc cité plusieurs fois. Une grande majorité de ces textes concerne des questions de morphologie mais il n'y a aucune analyse spécifique du futur qui soit associée. J'ai finalement uniquement retenu les textes qui proposent une analyse ou même une théorie qui met en jeu le futur.

Ce qui frappe dans ces textes, qui couvrent près d'un millénaire entre le 2^e siècle avant notre ère et le 9^e siècle après, c'est l'unité des problématiques et les répétitions parfois à longue distance. Mais en fait il y a, comme nous le verrons, plus de variété qu'il n'y paraît au premier abord. D'autre part, dans la mesure où les analyses grammaticales du futur proposées par les grammairiens reposent principalement sur une représentation de la notion de futur, nous nous sommes essentiellement demandé, dans notre recherche, en quoi consistait cette représentation du futur. C'est ce rôle de la représentation qui explique notamment l'importance de la référence à des textes philosophiques chez les grammairiens. Nous verrons donc dans une première partie comment le temps des grammairiens se situe par rapport au temps des philosophes. Nous verrons ensuite comment cette référence à l'idée de futur amène les grammairiens à dépasser la catégorie morphologique de futur. Enfin nous interrogerons une notion qui joue un rôle structurant à notre avis dans la catégorisation du futur dans les textes grammaticaux, à savoir la notion de συγγένεια (parenté).

II. Temps des philosophes et temps des grammairiens

Une caractéristique frappante du traitement du futur par les grammairiens est qu'il combine deux points de vue plus ou moins opposés. Celui des philosophes, qui supposent une sorte de réalité objective du temps, et celui des grammairiens, qui constatent un mode linguistique de construction du temps.

Du côté des philosophes, la métaphore la plus ancienne pour figurer le temps est celle du fleuve. On la voit réapparaître chez le grammairien Hérodien (fils d'Apollonius Dyscole) au 2^e s. Elle y est associée à celle, également ancienne en philosophie, du mouvement. C'est ce qui permet de faire apparaître la divergence entre le langage et la réalité:

5. Hérodien, *Παρεκβολαὶ τοῦ μεγάλου ῥήματος*. 5, 4.

Ὁ χρόνος ἐν κινήσει. ὁ δὲ ἐνεστῶς παρὰ τὸ ἐστάναι. πῶς φαμεν εἶναι ἐνεστῶτα χρόνον; ὡςπερ ἐὰν εἰς κρουνὸν ῥέοντα βρέξω τὸν δάκτυλόν μου, καὶ ἐὰν εἰς ποταμὸν βρέξω τὸν δάκτυλόν μου, δηλονότι ἐνεστῶτος ἔβρεξα. οὕτως τοῦ χρόνου ἀεὶ κινουμένου οὐ δύναται τι γενέσθαι οὔτε ἐν παρεληλυθότι χρόνῳ οὔτε ἐν μέλλοντι, ἀλλὰ δηλονότι ἐν ἐνεστῶτι γίνονται πράγματα

Le temps est en mouvement. Or l'instantané (= le présent) vient du fait d'être situé². Comment pouvons-nous dire que le temps est situé dans un instant? En fait c'est comme quand je trempe un doigt dans une source qui coule ou si je trempe un doigt dans un fleuve: il est clair que je l'ai trempé à un instant donné. De cette façon, comme le temps est toujours en mouvement, rien ne peut se produire dans le temps passé ni dans le futur, mais il est clair que les événements se produisent dans l'instant.

Un paradoxe qui oppose nettement les deux points de vue, c'est que, pour certains philosophes le présent est impossible alors que pour les grammairiens, le présent, qui arrête le temps, est le seul moyen de repérer un événement. C'est ce qu'illustre en particulier le texte suivant de Choeroboscus, un grammairien du 9^e s. qui oppose les philosophes, qui nient l'existence du présent, et ceux qui le limitent à un moment minuscule (ἀκαριαῖος, non divisible), où le dire et l'être sont simultanés

6. Choeroboscus, *Prolégomènes sur les canons de Théodose*, 11, 34

ἀκαριαῖός ἐστι, τουτέστιν ἅμα τῷ λέγεσθαι ἔχει καὶ τὸ εἶναι, ὡς ἐπὶ τοῦ τύπτω γράφω· ταῦτα γὰρ ἅμα τῷ λέγεσθαι ἔχουσι καὶ τὸ εἶναι.

(le présent) est indivisible, en ce sens qu'il fait coïncider le dire et l'être, comme pour "je frappe, j'écris": en effet ces formes font coïncider le dire et l'être.

L'idée d'associer le dire et l'être peut sans doute s'interpréter précisément comme un moyen de "sauver" le présent en lui donnant une base dans l'énonciation.

En ce qui concerne l'image du fleuve, on peut l'interpréter à plusieurs niveaux:

1) le temps conçu comme une réalité au déroulement incessant;

² Le participe ἐνεστῶς nominalisé désigne dans le métalangage grammatical des grecs le présent, par ellipse du nom du temps, χρόνος. Il s'agit d'une forme préverbée dérivée du verbe simple ἐστάναι, qui signifie littéralement "se situer, se placer". La traduction par "instantané" permet de rendre les jeux sémantiques qui font intervenir l'instant en tant que notion temporelle et les points fixes que constituent à la fois le doigt trempé dans l'eau en mouvement, le présent et la valeur d'origine du verbe ἐστάναι, proche du sens d' "être en arrêt".

- 2) le temps conçu comme une réalité avec laquelle l'homme entre en interaction réelle (le doigt de la main ou du pied pénétrant dans l'eau du fleuve);
- 3) le doigt introduisant un point fixe en rupture avec l'écoulement continu et permet ainsi la mise en place d'un repère, qui rend possible un passé, un présent et un futur.

Cette mise en place d'un repère peut s'interpréter elle-même sur plusieurs plans: réel, cognitif ou énonciatif, selon qu'on considère l'interaction entre l'homme et le temps, la représentation du temps ou le rôle de la parole, comme dans la formule de Choeroboscus.

C'est le langage qui permet aussi de donner une forme d'extension au présent, comme dans l'exemple de la fin du passage cité de Choeroboscus:

7. Choeroboscus, *ibidem*

Ἰστέον δὲ ὅτι παρὰ μὲν τοῖς γραμματικοῖς πλατικός ἐστὶν ὁ ἐνεστώς· οἰοῦναι γὰρ πλάτος ὑπεμφαίνει ὡς πρὸς τὸν παρὰ τοῖς φιλοσόφοις ἀκαριαῖον λεγόμενον χρόνον, ὡς ὅταν εἴπωμεν «ὁ ἐνεστώς ἐνιαυτὸς τοιόσδε ἐστὶ»,

Il faut savoir que pour les grammairiens le présent a une étendue: en effet, par exemple, ce qui révèle une étendue par rapport à ce que les philosophes appellent un temps insécable, c'est quand il nous arrive de dire: "Telle est l'année présente"

Comme le montre d'autre part l'ordre des temps dans le texte de la *Technè*, le présent a un rôle essentiel dans la structuration du temps: le présent introduit la division qui va servir de repère aux autres temps, le passé précédant le futur. L'ordre n'est donc pas celui du déroulement des événements, mais il correspond à une certaine hiérarchie. Sans présent pas de passé, mais le passé lui-même, on le verra, sert de modèle au futur. Car le futur échappe à notre perception directe. Le grammairien Orion (5^e s) cite Isocrate en ce sens:

8. Orion, *Anthologion*. 4,4,2

Οἶμαι γὰρ εἶναι πᾶσιν φανερόν ὅτι τὰ μέλλοντα γινώσκειν οὐ τῆς ἡμετέρας φύσεως ἐστὶ
Car je pense qu'il est évident pour tous qu'il n'est pas dans notre nature de connaître le futur.

Mais l'ordre de la *Technè* n'est pas reconnu par tous, comme le montre ce passage du grammairien Sophronius (citant Charax), au 9^e siècle:

9. Sophronius, *Excerpta ex Joannis Characis commentariis in Theodosii Alexandrini canones*. 413, 33.

Τριχῆ διαιρεῖται ὁ χρόνος, εἰς ἐνεστώτα παρωχημένον καὶ μέλλοντα· πᾶν γὰρ πρᾶγμα ἢ πάρεστιν ἢ παρήλθεν ἢ μέλλει. Πρῶτος ὁ ἐνεστώς, δεύτερος ὁ παρεληλυθώς, τρίτος ὁ μέλλων· ἀλλ' ὄφειλε, φασὶ τινες, ὁ μέλλων πάντων προτάττεσθαι· πρῶτον γὰρ μέλλει τι γίνεσθαι, εἶτα γίνεται, καὶ οὕτως οἴχεται·

Le temps se divise en trois, présent, passé et futur. En effet, soit une action se déroule dans le présent, soit elle est passée, soit elle va se dérouler. En premier vient le présent, en second le passé et en troisième le futur. Mais il faudrait, selon certains, mettre le futur en tout premier, car un événement va tout d'abord se produire, puis il se produit, et ainsi il est passé.³

³ Cette discussion peut rappeler des controverses, assez courantes dans la tradition grammaticale grecque, sur l'ordre catégories grammaticales, dont on ne sait pas très bien si elles portent sur les faits eux-mêmes ou sur des rationalisations a posteriori de

Dans ce texte, l'ordre futur / présent / passé correspond en fait au déroulement objectif du temps pour un événement donné. On peut dire ainsi que, malgré une différence entre le temps des philosophes et celui des grammairiens, le futur chez les grammairiens est essentiellement conçu comme une réalité objective, à laquelle le langage a la faculté de référer. On va voir maintenant que les raisonnements qui concernent l'idée de futur chez les grammairiens s'appuient fondamentalement sur cette conception.

III. Le futur au-delà du futur

Du fait que le futur est d'abord défini par référence à un temps objectif (par conséquent dans une optique vériconditionnelle), les grammairiens n'enferment pas le futur dans le futur morphologique.

Chez les grammairiens Aristonicus (1^{er} s avant notre ère-1^{er} s après) sont évoqués, à propos de vers homériques, un présent tenant lieu de futur pour un verbe (κείω) qui en est dépourvu (*De signis Odysseae*, Od. 3, 396). Ailleurs inversement c'est un futur qui a valeur d'impératif (ἄξετε, *De signis Iliadis*, Il. 3, 105), ce qui justifie l'invalidation. Mais il s'agit alors d'anomalies.

En revanche dans un texte d'un grammairien de l'époque d'Hérodien on a :

10. Philetaerus , 97, 3.

Ἐχρῆν καὶ χρῆ διαφέρει τῷ χρόνῳ· τὸ μὲν γὰρ ἐχρῆν ἐπὶ τοῦ παρεληλυθότος καὶ ἴσον δύναται τῷ ἔδει· ἐχρῆν γενέσθαι· τὸ δὲ <ἐπι> τοῦ μέλλοντος καὶ ἴσον τῷ δεῖ.

ekhrên (il fallait) et khrê (il faut) diffèrent par le temps: ekhrên renvoie au passé et équivaut à edei (il fallait): il fallait que ce soit. Le second renvoie au futur et équivaut à dei (= "il faut" au présent).

Dans un autre passage, d'Hérodien, c'est plutôt une relation d'inférence qui justifie l'apparition du concept de futur:

11. Hérodien, *De prosodia catholica*. 3,1, 492,1.

τὸ δὲ πῶ συντασσόμενον τῆ οὐ ἀποφάσει καὶ τῆ μή ἀπαγορεύσει ὑπισχνεῖται τὸ μετὰ ταῦτα γίνεσθαι τὸ συντασσόμενον αὐτοῖς πρᾶγμα, οἷον οὐπω ἔφαγον, οὐπω ἐδείπνησα· μέλλων γὰρ τις δειπνεῖν τοῦτο ἀποφαίνεται. τὸ γὰρ οὐ δειπνῶ ἀπόφασιν ὑπισχνεῖται τελείαν, τὸ δὲ οὐπω δειπνῶ τὸ μέλλον ὑπισχνεῖται.

Le mot *pô* construit avec la négation *ou* ou la défense *mé* annonce la réalisation du procès qui les suit et construit avec eux, par exemple *oupô ephagon* (je n'ai pas encore mangé), *oupô edeipnêsa* (je n'ai pas encore dîné); en effet c'est quand on va dîner qu'on s'exprime de cette manière. Car *ou deipnô* (je ne dîne pas) atteste une négation complète, alors que *oupô deipnô* (je ne dîne pas encore) annonce le futur.

Mais surtout, le futur affirme sa suprématie sémantique avec les différents modes.

l'ordre canonique des descriptions grammaticales. J.Lallot me signale notamment la discussion sur l'ordre des cas obliques à fonction locative dans le texte sur les adverbes de lieu qui clôt la *Syntaxe* d'Apollonios Dyscole (voir dans son édition de la *Syntaxe* la note 4, tome II, p.327 sq.). Mais il y a aussi les fameuses discussions sur l'ordre des parties de l'énoncé au début de la *Syntaxe*.

Ce sont d'abord les subjonctifs sans subordonnants, qu'Hérodien désigne par le terme d'*authupotakta* (autosubjonctifs, autosubordinatifs):

12. Hérodien, *Ἐπιμερισμοί* (e codd. Paris. 2543 + 2570), 275, 5.

Ἀπόσχωμαι, ἀνάσχωμαι, ἀπόθωμαι, παράθωμαι, ὑποσχώμεθα, καὶ παραθώμεθα, καὶ τὰ ὅμοια, **αὐθυπότακτά** εἰσι, καὶ **ἀντὶ μέλλοντος λαμβάνονται**, *Eloignons-nous* etc., sont des autosubordinatifs (= autosubjonctifs) et s'emploient en guise de futurs.

Un peu plus loin, il dit que les *authupotakta* ne sont pas utilisés pour répondre à des questions au présent mais au futur:

13. Hérodien, *ibidem*, 279, 11

τὸ γὰρ εὕρω καὶ τὸ λάβω ἐπὶ τοῦ τί ποιήσω μέλλοντος κεῖνται· καὶ οὐ λέγεις, τί ποιῶ εὕρω, ἢ τί ποιῶ λάβω.

car *heurô* (autosubjonctif aoriste: que je trouve) et *labô* (idem, que je prenne) répondent à qu'est-ce que je vais faire (litt. ferai). Et on ne dit pas (au présent) *ti poiô heurô* (qu'est-ce que je fais, (il faut) que je trouve) ni *ti poiô labô* (qu'est-ce que je fais, (il faut) que je prenne).

C'est Choeroboscus qui exprime le plus clairement la distinction entre l'indicatif et les autres modes, sur le plan du temps:

14. Choeroboscus, *Prolegomena et scholia in Theodosii Alexandrini canones isagogicos de flexione verborum*, 256, 34.

Δεῖ δὲ γινώσκειν, ὅτι μόνη ἡ ὀριστικὴ ἔγκλισις [[ἔχει]] τὴν σημασίαν τῶν χρόνων, ἐνεστῶτός φημι καὶ παρατατικοῦ καὶ παρακειμένου καὶ ὑπερσυντελικοῦ καὶ ἀορίστου καὶ μέλλοντος (...). **αἱ δὲ λοιπαὶ ἐγκλίσεις**, λέγω δὴ ἡ ἀπαρέμφατος καὶ ἡ προστακτικὴ καὶ ἡ εὐκτικὴ καὶ ἡ ὑποτακτικὴ, **μέλλοντος καὶ μόνου ἔχουσι τὴν σημασίαν**, καὶ οὔτε ἐνεστῶτος οὔτε παρωχημένου. Ἐν γὰρ τῷ λέγειν θέλω τύπτειν, βούλομαι τετυφέναι τὸ μήπω τέως γενόμενον θέλω γενέσθαι· ὁμοίως καὶ τὸ τύπτοιμι εὐκτικὸν μέλλοντος ἔχει σημασίαν, τὸ γὰρ μήπω γενόμενον εὐχομαι γενέσθαι· ὡσαύτως τὸ τύπτε προστακτικὸν μέλλοντος ἔχει σημασίαν, τὸ γὰρ μήπω γενόμενον προστάττομεν γενέσθαι· τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ τὸ ἐὰν τύπτω ὑποτακτικὸν μέλλοντος ἔχει σημασίαν, διστάζομεν γὰρ, εἰ δεῖ ποιῆσαι τὸ πρᾶγμα ἢ μὴ δεῖ.

Il faut savoir que seul l'indicatif comporte la signification des temps, je veux dire le présent, l'imparfait, le parfait, le plus-que-parfait, l'aoriste et le futur (...). **Quant aux autres modes**, c'est-à-dire l'infinitif, l'impératif, l'optatif et le subjonctif, **ils n'ont que la signification du futur** et pas celle du présent ni du passé. En effet quand on dit (avec vouloir + infinitif) "je veux frapper", "je veux avoir frappé", je veux que ce qui n'a pas été réalisé jusqu'alors soit réalisé. De même l'optatif *tuptoimi* (puissé-je frapper) a la signification d'un futur, car je souhaite que ce qui n'est pas encore réalisé se réalise. Et aussi l'impératif *tupte* (frappe!) a le sens d'un futur puisque nous c'est ce qui n'est pas encore réalisé que nous donnons l'ordre de réaliser. Enfin de la même manière, le subjonctif *ean tuptô* (si je frappe) a un sens futur, puisque nous doutons s'il faut accomplir une action ou non.

A nouveau le futur est bien ici envisagé comme un repérage référentiel, impliqué par la sémantique des modes mais sans marqueur spécifique, le futur de l'indicatif apparaissant plutôt comme une exception, quand il combine le sens de futur et une forme spécifique.

Autre remarque: la combinaison *thelô* + infinitif destinée à montrer la futurité de l'infinitif évoque bien sûr elle-même la périphrase qui aboutira à la forme moderne du futur en grec.

Mais l'idée que les modes autres que l'indicatif ne signifient que le futur n'est pas partagée par tous. Apollonius Dyscole, dans des textes qui montrent en même temps que la thèse existe déjà à son époque et n'est donc pas une idée nouvelle de Choeroboscos, envisage ces valeurs de futur des modes mais il réfute l'idée qu'il y ait contradiction avec les formes morphologiques, le futur apparaissant alors comme impliqué mais pas signifié par les formes modales. Voici quelques textes qui illustrent ce point de vue différent.

A propos de la conjonction *hina*, qui signifie soit la cause, soit le but:

15. Apollonius Dyscole, *De conjunctionibus*. 245, 3.

Μηδὲ ἐκεῖνο δὲ παραλειπτέον, ὡς ὁ ἵνα καὶ οἱ ἰσοδυναμοῦντες σύνδεσμοι παρὰ τὸ διάφορον τῆς συντάξεως, λέγω τὸ ἀποτελεστικὸν καὶ αἰτιολογικόν, καὶ διαφόρους ἔξουσι τοὺς συντασσομένους χρόνους, ὥστε τὸν μὲν ἀποτελεστικὸν καὶ μέλλουσι συντάσσεσθαι, τὸν δὲ αἰτιολογικὸν λεγόμενον παρωχημένοις· τὰ γὰρ γεγονότα αἰτιολογεῖται.— ὁ γοῦν λέγων ἵνα γράψω ταῦτά μοι ἐγένετο, ὁμολογεῖ τὸ ἤδη γεγραφέναι, ὥστε ἐνήργησεν ἤδη τὸ ἔγραψα καὶ αἰτίαν κατ' αὐτοῦ ἐπήγαγε· τὸ μέντοι οὕτω λεγόμενον δὸς ἵνα γράψω οὐπω γέγονε, τὸ δὲ μὴ γεγονὸς μέλλοντός ἐστιν ἀποτελεστικόν· μέλλοντι ἄρα συντάσσεται.— χωρὶς εἰ μὴ οὕτω νοήσαιμεν, δὸς ἵνα ἐν τελειώσει γένηται τὸ γράψαι. ὅπερ οἶμαι βέλτιον. καὶ γὰρ ὁ ἀπὸ τῶν φωνῶν κανῶν ὁμολογεῖ τὸν ἀόριστον, τουτέστι τὸν παρωχημένον, εἶγε κερῶ μὲν ὁ μέλλον, ἔκειρα δὲ ὁ ἀόριστος, καὶ οὐ φαμεν δὸς ἵνα κερῶ ἀλλ' ἵνα κείρω.

Mais il ne faut pas laisser de côté la thèse selon laquelle *hina* et les conjonctions qui lui sont équivalentes, en liaison avec les variétés de construction qu'elles présentent (j'entends les variétés finale et causale), seraient aussi combinées à des temps différents. Ainsi on combinerait la conjonction résultative avec des futurs et celle qu'on appelle causale avec des passés: en effet, ce sont les faits qui se sont déjà accomplis qu'on met en relation causale. En tout cas, celui qui dit: *hina* grapsô tauta moi egeneto (pour avoir écrit, voilà ce qui m'est arrivé) reconnaît avoir déjà écrit, en sorte que l'action "j'ai écrit" s'est déjà produite, et qu'il en fait une cause. En revanche, ce qui est formulé ainsi: *dos hina* grapsô (permets que j'écrive) ne s'est pas encore produit. Or, ce qui ne s'est pas encore produit reçoit sa fin dans le futur: *hina* sera donc construit avec un futur.

A moins qu'il ne faille comprendre ainsi: "permets que s'accomplisse le fait d'écrire", ce qui serait, je crois, la meilleure solution. Et de fait, la norme morphologique permet de reconnaître l'aoriste (c'est-à-dire le temps passé) puisque *kerô* (je tondrai) étant le futur et *ekeira* (j'ai tondu) l'aoriste, nous ne disons pas *dos hina kerô* (permets que je tondrai) mais *dos hina keirô* (permets que je tonde).

Ce texte montre le primat de la langue sur la référence dans l'analyse d'Apollonius. Ici la morphologie commande la hiérarchie interprétative, la valeur aspectuelle l'emportant sur la valeur temporelle, malgré l'ambiguïté de la référence au passé pour l'aoriste.

En fait, Apollonius élabore deux espaces de combinaisons, qui distinguent le futur et la représentation aspectuelle qu'on peut en avoir. D'un côté, on a une hiérarchisation de composants morpho-sémantiques, les unités lexicales consistant en une imbrication de notions. D'un autre côté, ce qu'Apollonius nomme *suntaxis* permet de construire à la fois une combinatoire de notions différenciées dans une perspective qu'on pourrait appeler compositionnelle, tout en associant, par la *katallèlotès*, des notions partagées par plusieurs

constituants. En ce sens on peut dire (en s'autorisant un certain anachronisme) qu'Apollonius conçoit une unité lexicale comme une matrice de traits qui conditionnent les combinaisons syntaxiques, qui de leur côté servent souvent de révélateurs de ces traits. En voici un exemple:

16. Apollonius Dyscole, *De constructione*, 389, 10

140. Ἐχρῆν μέντοι γινώσκειν ὡς αἱ ἐγγινόμεναι παραθέσεις ἐξ ἐνεστώτων εἰσὶν καὶ παρωχημένων, τοιοῦτόν τι τῆς συντάξεως ἐπαγγελλομένης ἐν τῷ ἐὰν μάθω, εἰ ἀνύσαιμι τὸ μαθεῖν, ἐὰν δράμω, εἰ ἀνύσαιμι τὸ δραμεῖν· ἐν γε μὴν τῷ ἐὰν τρέχω, ἐὰν ἐν παρατάσει γένωμαι τοῦ τρέχειν. καὶ ἔνθεν ἀνέφικτος ἡ τοῦ μέλλοντος σύνταξις· **αὐτοὶ γὰρ οἱ σύνδεσμοι τὸ ὡς ἐσόμενον σημαίνουσιν εἰς παράτασιν <ἢ ἄνυσιν>**.

Il faut savoir, cependant, que les formes juxtaposées [de subjonctif] sont tirées de passés comme de présents, la construction *ean mathô* (= si + subj aoriste de "apprendre") donnant à entendre quelque chose comme *ei anusaimi to mathein* (si j'accomplis le fait d'apprendre), *ean dramô* (= si + subj aoriste de "courir"), *ei anusaimi to dramein* (si j'accomplis le fait de courir); au contraire, *ean trekhô* (= si + subj présent de "courir") équivaldra à *ean en paratasei genômai tou trekhein* (si je suis dans l'extension quant au fait de courir). De là vient que la construction de *ean* avec le futur est inacceptable: **ce sont en effet les conjonctions elles-mêmes qui signifient l'à-venir, qu'on ait en vue l'achèvement <ou l'extension>**.

En clair ici, l'idée de futur ressortit à la conjonction *ean*, qui vient s'associer au temps verbal, dont la valeur n'est précisément pas temporelle mais aspectuelle, le présent exprimant l'extension, et l'aoriste l'achèvement. Le subjonctif est ici compatible avec le futur mais n'exprime pas directement le futur.

On retrouve la même idée dans le passage suivant:

17. Apollonius Dyscole, *De constructione*, 381, 11.

131. Ἡ προκειμένη ἔγκλισις μετὰ τοῦ ἐὰν συνδέσμου καὶ τῶν ἰσοδυναμούντων ἐπὶ μέλλοντα φέρεται ἢ ἐνεστώτα, ἐὰν φιλολογῶ παραγενήσεται Δίῳ, ἐὰν ἀναγινώσκω παραγίνεται Τρύφων· ἀκατάλληλον γὰρ τὸ ἐν παρωχημένῳ. ὁμοίως καὶ ὁ ἴνα ἀποτελεστικός,

Le mode dont nous traitons, accompagné de la conjonction *ean* ou de ses équivalents, se rapporte au futur ou au présent: *ean philologô paragenêsetai Diôn* (si je fais de la philologie, Dion sera présent), *ean anaginôskô paraginetai Truphôn* (si je fais de la philologie, Dion est présent), un passé serait incongruent. Même chose avec *hina* final...

On peut consulter aussi le passage sur l'optatif qui, tout en impliquant un événement futur, permet de l'envisager soit en extension (puissé-je vivre) soit en achèvement (puissé-je prendre Troie). Dans un cas limite on peut avoir un optatif qui concerne un événement passé, si on ignore ce qui s'est produit (le père souhaitant la victoire de son fils aux Jeux olympiques):

18. Apollonius Dyscole, *De constructione*, III 98.

«εἰ ἐν τοῖς οὐκ οὔσιν αἱ εὐχαὶ γίνονται εἰς τὸ ἐγγενέσθαι, πῶς τὰ γενόμενα εὐχῆς ἔτι δέεται;»—99. Πρὸς ὃ ἔστιν φάναι ὡς πᾶσα ἀνάγκη ὑπάρξει καὶ τὴν ἐκ παρωχημένου εὐχῆν. φέρε γὰρ τὸν ἐπιβάλλοντα χρόνον τοῦ γινομένου ἀγῶνος Ὀλυμπίασι παρωχῆσθαι, καὶ πατέρα εὐχεσθαι ὑπὲρ παιδὸς ἀγωνισαμένου περὶ τῆς τούτου νίκης· καὶ δῆλον ὡς οὔτε ποιήσεται εὐχὴν διὰ τῆς τοῦ ἐσομένου χρόνου οὔτε μὴν τοῦ κατὰ τὸν ἐνεστώτα

παρατεινομένου (τὰ γὰρ τοῦ παρωχημένου ἀντίκειται), ἐξ οὗ ἂν ἀκολούθως γένοιτο ἡ εὐχὴ εἴθε νενικήκοι μου ὁ παῖς, εἴθε δεδοξασμένος εἴη.

100. Ἔστι καὶ οὕτως φάναι, ὡς ἀληθεύει ὅτι ἐπὶ τοῖς μὴ συνοῦσιν αἱ εὐχαὶ γίνονται· οὐ συνόντος γὰρ τοῦ φιλολογεῖν φαίημεν ἂν φιλολογοῖμι, οὐ συνόντος τοῦ πλουτεῖν τὸ πλουτοῖμι· χρὴ μέντοι νοεῖν ὡς τὸ ἐξαιτούμενον ἐκ τοῦ εὐκτικοῦ ἢ εἰς παράτασιν τοῦ ἐνεστῶτος παραλαμβάνεται, ἵνα ἐν αὐτῷ διαγίνηται, ὡς εἴ τις φαίη ζῶοιμι ὦ θεοί, ἢ εἰς τελείωσιν τῶν μὴ ὄντων πραγμάτων, ὡς ὁ Ἀγαμέμνων εὐχεται, εἴθε ὦ θεοὶ πορθήσαιμι τὴν Ἴλιον· εὐχὴ γὰρ νῦν γίνεται εἰς τὸ παρωχημένον καὶ συντελὲς τοῦ χρόνου. τὴν γὰρ παράτασιν ἀπευκταίαν ἔξει· πορθοῦντι γὰρ αὐτῷ τὴν Ἴλιον ἐννέα δὴ βεβάασι Διὸς μεγάλου ἐνιαυτοί, καὶ δὴ δοῦρα σέσηπε νεῶν καὶ σπάρτα λέλυνται {B 134 seq.}. καθότι πάλιν κατὰ τὸ ἐναντίον ἔστιν ἐπινοῆσαι ἐπὶ τοῦ ζῶοιμι. οὐ γὰρ δὴ γέ τις παραλήψεται εἰς εὐχὴν τὴν τοῦ ζῆν συντέλειαν ἐν τῷ ζήσαιμι. ἢ γὰρ τοιαύτη συντέλεια τῆς εὐχῆς δυνάμει περιγράφει τὴν τοῦ βίου διατριβήν.

"Si les souhaits portent sur ce qui n'est pas, pour que cela se produise, comment ce qui s'est produit peut-il encore avoir besoin d'un souhait?"

A cela on peut répondre qu'il est tout à fait nécessaire que le souhait portant sur le passé existe lui aussi. Mettons en effet que le temps normalement dévolu au déroulement des Jeux Olympiques soit passé et qu'un père souhaite la victoire de son fils qui a concouru. Il est évident qu'il ne formulera son souhait ni en recourant au temps futur ni davantage à celui qui marque l'extension dans le présent: le fait que l'événement appartient au passé s'y oppose; moyennant quoi son souhait sera: eithe nenikêkoi mou ho pais, eithe dedoxasmenos eiê (puisse mon fils avoir été vainqueur = opt parfait, puisse-t-il s'être illustré = opt parfait).

On peut dire aussi qu'il est vrai que les souhaits portent sur ce qui n'est pas en cours. Ainsi, si je ne suis pas en train d'étudier, je peux dire philologoimi (puissé-je étudier), si je ne suis pas riche, ploutoimi (puissé-je être riche). Mais il faut remarquer que ce qui est demandé dans le tour optatif peut s'entendre soit pour l'extension du présent, afin que l'action y perdure — par exemple si l'on dit zôoimi, ô theoi (puissé-je vivre (opt. présent), ô Dieux!) — soit pour l'achèvement d'actes non effectués — comme dans le souhait d'Agamemnon: eithe ô theoi porthêsaimi tèn Ilion (O Dieux, puisse-je avoir ruiné Troie). Le souhait, cette fois, c'est que le temps du siège de Troie soit passé et achevé; rien en effet ne sera plus contraire aux vœux d'Agamemnon que son extension, car, depuis qu'il assiège Ilion, "neuf années du grand Zeus ont passé, et voici que le bois des vaisseaux a pourri et que les préceintes se sont desserrées. Au contraire pour zôoimi (1ère pers. du présent de vivre), c'est l'inverse qu'il faut entendre, car personne, bien sûr, ne mentionnera dans son souhait l'achèvement de sa vie en disant zêsaimi (1ère pers. de l'aoriste de vivre): formuler ainsi un souhait en termes d'achèvement, c'est potentiellement tirer un trait sur le cours de la vie.

En revanche l'impératif implique bien le futur mais il est contaminé par l'aspect:

19. Apollonius Dyscole, *De constructione*, I, 114.

114. Ἔτι κάκεῖνο τηρητέον, ὡς ἡ προστακτικὴ ἐκφορὰ τῶν ῥημάτων αἰτία γίνεται τοῦ ἀοριστωδῶς νοεῖσθαι τὴν σύνταξιν τοῦ ἄρθρου καὶ τῆς μετοχῆς, ὁ τυραννοκτονήσας τιμάσθω. ἢ γὰρ ὀριστικὴ ἔγκλισις ἐπὶ ἐνεστῶσι καὶ παρωχημένοις ἀναφορικωτέραν τὴν σύνταξιν ποιεῖται, ὁ τυραννοκτονήσας τιμᾶται, ὁ τυραννοκτονήσας ἐτιμήθη. πάλιν γὰρ ἡ τοῦ μέλλοντος ἀοριστωδῶς νοεῖται καθ' ἣν προεκτεθείμεθα τήρησιν, ὁ τυραννοκτονήσας τιμηθήσεται, πάνυ εὐλόγως, εἶγε τὰ γινόμενα καὶ γεγονότα εὐδῆλα, τὰ δὲ ἐσόμενα ἀδηλότερα καὶ ἐντεῦθεν ἀοριστοῦται τὰ τῆς συντάξεως. Καὶ προφανῶς ἐκ τοῦ τοιούτου

δείκνυται ὡς ἅπαντα τὰ προστακτικὰ ἐγκειμένην ἔχει τὴν τοῦ μέλλοντος διάθεσιν, προστασσόμενα ἢ εἰς παρατατικὴν διάθεσιν ἢ εἰς [ὑπερ]συντελικήν. σχεδὸν γὰρ ἐν ἴσῳ ἐστὶν τὸ ὁ τυραννοκτονήσας τιμάσθω τῷ τιμηθήσεται κατὰ τὴν τοῦ χρόνου ἔννοιαν, τῇ ἐγκλίσει διηλλαγός, καθὸ τὸ μὲν προστακτικόν, τὸ δὲ ὀριστικόν.

—(115. Πῶς οὖν οὐ γελοῖοί εἰσιν οἱ [μὴ] ὑπολαβόντες ῥήματα προστακτικὰ μέλλοντος χρόνου, ὅπου γε πάντα συνωθεῖται εἰς τὴν τοῦ μέλλοντος ἔννοιαν; ἐπὶ γὰρ μὴ γινομένοις ἢ μὴ γεγονόσιν ἢ πρόσταξις· τὰ δὲ μὴ γινόμενα ἢ μὴ γεγονότα, ἐπιτηδειότητα δὲ ἔχοντα εἰς τὸ ἔσεσθαι, μέλλοντός ἐστιν, εἶγε καὶ τῶν προσταχθέντων τὰ μὴ γινόμενα τὸν λόγον ἔχει μετὰ ἀποφάσεως καὶ τῆς τοῦ μέλλοντος ἐννοίας, οὐ δυνήσομαι, οὐ ποιήσω. κὰν γὰρ οὕτω φαμέν, οὐ δύναμαι βαστάσαι, ἐν ἴσῳ ἐστὶ τῷ οὐ δυνήσομαι. εἰς τὸ γίνεσθαι οὖν ἢ γενέσθαι ἢ πρόσταξις γίνεται, ἀποφασκομένη μετὰ τῆς τοῦ μέλλοντος ἐννοίας, εἰς μὲν παράτασιν, σκαπτέτω τὰς ἀμπέλους, εἰς δὲ συντελείωσιν, σκαψάτω τὰς ἀμπέλους. 116. Τί δὲ τὸ ταράξαν τοὺς παραδεξαμένους μέλλοντος προστακτικὰ; Μόνον τὸ γραψέτω καὶ γραψάτω καὶ τὸ οἶσε θέειον, γρηϋ̄ {χ 481}, ἅπερ ἀπολύεται ἐντελέστερον ἐν τῷ περι προστακτικῶν· ἀπαιτοῦντος δὲ καὶ νῦν τοῦ λόγου ὀλίγα παραθησόμεθα, ὅτι ποιητικώτερον μὲν τὸ οἶσε κατ' ἐναλλαγὴν εἴρηται φωνῆς τῆς φέρε, τῆς δὲ γραψάτω <τὸ γραψέτω> καὶ τὰ ὅμοια, οὐ κατὰ διάφορον μὲν χρόνον, κατὰ δὲ ἐκλογὴν ὀνόματος, ὀπότερον εἴη κατωρθωμένον, καθάπερ ἤδη προεμελετήθη ἢ τοιαύτη ζήτησις ἐν τῇ ὀριστικῇ ἐγκλίσει, ἔγραψας ἢ ἔγραψες, οὐ διαφορᾶς οὔσης χρονικῆς, αὐτὸ δὲ μόνον γραφῆς, δυναμένης οὐκ ἀπιθάνως παραλαμβάνεσθαι, ὡς ἐπιδείκνυμεν ἐν τῷ περι ῥημάτων.)

"Il faut encore observer que la présence d'une forme verbale à l'impératif détermine l'interprétation indéfinie de la construction article plus participe: ho tyrannoktonêsas timasthō (= que l'ayant tué un tyran soit honoré). En effet, l'indicatif, au présent et au passé, donne une construction anaphorique... Au contraire, au futur, elle s'interprète comme indéfinie... ce qui est tout à fait logique, puisque, si les événements en cours ou accomplis sont manifestes, les événements à venir ne le sont pas, d'où le caractère indéfini de la construction. Cela montre clairement que tous les impératifs contiennent l'idée d'un procès futur (mellontos diathesin), que l'ordre concerne un procès extensif ou perfectif. En effet, pour le sens temporel, c'est presque la même chose de dire que le tyrannoktonêsas soit honoré ou sera honoré, la différence tenant au mode puisqu'on a l'impératif dans un cas et l'indicatif dans un autre.

Ils sont donc franchement ridicules ceux qui se sont mis en tête que les verbes à l'impératif ont un futur, puisque tous les impératifs en bloc ont le sens futur. En effet, un ordre porte sur des [actes] qui ne sont ni en cours ni accomplis; or de tels actes, ayant une affinité avec l'avenir, relèvent du futur. Aussi bien, quand on n'exécute pas un ordre, on s'en explique en niant [une expression] de sens futur: je ne pourrai pas, je ne ferai pas; et même quand on dit je ne peux (le) supporter cela équivaut à je ne pourrai pas. L'ordre, [qu'on décline] en niant [une expression] de sens futur, est donné pour qu'[un acte]"se fasse ou soit fait — celui-ci étant visé comme extensif dans [qu'il continue à piocher la vigne], et comme perfectif dans [qu'il achève de piocher la vigne].

A l'issue de ce parcours sur la place de la notion de futur chez les grammairiens grecs, il apparaît clairement que, malgré un certain flottement concernant le statut de l'aspect, malgré des divergences sur la place de l'idée de futur dans l'interprétation des modes, on peut dire que les grammairiens grecs se réfèrent au futur comme à un repérage temporel ancré dans le réel dont le futur morphologique est loin d'avoir le monopole. C'est donc bien une idée avant tout plutôt qu'un fait de langue.

IV. La *sungeneia* et ses conséquences

La définition des temps dans la *Technè* citée au début est suivie d'une remarque qui a suscité depuis l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui de très nombreux commentaires:

20. Denys le Thrace, §53

Χρόνοι τρεῖς, ἐνεστώς, παρεληλυθώς, μέλλον. τούτων ὁ παρεληλυθώς ἔχει διαφορὰς τέσσαρας, παρατατικόν, παρακειμένον, ὑπερσυντέλικον, ἀόριστον· ὧν συγγένειαι τρεῖς, ἐνεστώτος πρὸς παρατατικόν, παρακειμένου πρὸς ὑπερσυντέλικον, ἀορίστου πρὸς μέλλοντα.

Il y a trois temps: présent, passé, futur. Parmi eux, le passé comporte quatre variétés: l'extensif (=imparfait), l'adjacent (= parfait), le plus-que-parfait, l'indéfini (= aoriste). Entre eux, il y a trois parentés (*sungeneia*): du présent avec l'extensif, de l'adjacent avec le plus-que-parfait, de l'indéfini avec le futur.

La *συγγένεια* (parenté) entre le futur et l'aoriste est un thème récurrent de la tradition grammaticale grecque et elle a stimulé la réflexion des grammairiens sur la place du futur dans la langue grecque. Comme souvent, elle associe un point de vue morphologique, comme la présence du sigma, rarement évoquée en fait, un point de vue sémantico-référentiel, un point de vue terminologique et un point de vue taxinomique. De façon plus rare, certains grammairiens évoquent une autre parenté, celle qui unit le présent et le futur.

Voici un exemple d'explication de la *sungeneia*:

21. *Commentaria in Dionysii Thracis Artem Grammaticam*, Scholia Vaticana 251,10

Ὁ δὲ ἀόριστος κατὰ τὴν ἀοριστίαν τῷ μέλλοντι συγγενής· ὡς γὰρ τοῦ ποιήσω τὸ ποσὸν τοῦ μέλλοντος ἀόριστον, οὕτω τοῦ ἐποίησα τὸ τοῦ παρωχημένου.

L'indéfini (= aoriste) est parent du futur par l'indéfinition: en effet, de même que, dans *poiēsô* (je ferai), la quantité de futur est indéterminée, de même pour (un aoriste comme) *epoiēsa* (je fis), la quantité de passé.'

Autrement dit, c'est l'indéfinitude relative du repérage temporel qui permet de parler de parenté.

Mais il existe une variante de cette explication dans la citation 19 dont une partie est répétée en 22:

22. Apollonius Dyscole, *De constructione*, I 114

(à propos de la construction "que le meurtrier du tyran soit puni", impératif à sens futur, donc indéfini)

114. Ἔτι κάκεινο τηρητέον, ὡς ἡ προστακτικὴ ἐκφορὰ τῶν ῥημάτων αἰτία γίνεται τοῦ **ἀοριστωδῶς νοεῖσθαι** τὴν σύνταξιν τοῦ ἄρθρου καὶ τῆς μετοχῆς, ὁ τυραννοκτονήσας τιμάσθω. ἢ γὰρ ὀριστικὴ ἔγκλισις ἐπὶ ἐνεστώσι καὶ παρωχημένοις **ἀναφορικωτέραν** τὴν σύνταξιν ποιεῖται, ὁ τυραννοκτονήσας τιμᾶται, ὁ τυραννοκτονήσας ἐτιμήθη. πάλιν γὰρ ἢ τοῦ μέλλοντος **ἀοριστωδῶς νοεῖται** καθ' ἣν προεκτεθείμεθα τήρησιν, ὁ τυραννοκτονήσας τιμηθήσεται, πάνυ εὐλόγως, εἶγε τὰ γινόμενα καὶ γεγονότα **εὐδήλα**, τὰ δὲ ἐσόμενα **ἀδηλότερα** καὶ ἐντεῦθεν **ἀοριστοῦται** τὰ τῆς συντάξεως.

Il faut encore observer que la présence d'une forme verbale à l'impératif détermine **l'interprétation indéfinie** de la construction article plus participe: *ho turannoktonêsas timasthō* (= que l'ayant tué un tyran soit honoré). En effet, l'indicatif, au présent et au

passé, donne une construction **anaphorique**... Au contraire, au futur, **elle s'interprète comme indéfinie**... ce qui est tout à fait logique, puisque, si les événements en cours ou accomplis sont **manifestes**, les événements à venir **ne le sont pas**, d'où le caractère **indéfini** de la construction.

On retrouve là le caractère inaccessible du futur, qui prend son sens à partir d'une approche sémantico-référentielle. Mais, contrairement à l'approche philosophique, on voit ici que ce qui rend manifeste et donc accessible, c'est la connaissance de l'événement: alors que la connaissance des événements passés ou en cours est évidente, donc manifeste, celle des événements futurs est inaccessible par définition (sauf pour les devins!). C'est ce qui explique que l'article qui introduit le participe s'interprète comme anaphorique quand le verbe principal est au présent ou au passé, alors que l'idée de futur incluse dans l'impératif transforme la valeur anaphorique de l'article en valeur indéfinie. On retrouve dans cette opposition entre valeur anaphorique de l'article et valeur indéfinie, le point de vue cognitif ou mémoriel qu'Apollonius adopte à l'égard de la notion d'anaphore, qu'il définit comme "indication d'une personne déjà connue" (*Syntaxe*, I, 43). On notera par ailleurs que l'événement passé est désigné par Apollonius dans ce texte par un parfait et non par un aoriste, ce qui l'aurait amené à une contradiction, le terme d'aoriste étant précisément celui qui signifie "indéfini".

Cette question du contraste entre le caractère passé et le caractère indéfini est d'ailleurs évoquée, sans être totalement explicitée par Choeroboscus:

23. Georgius Choeroboscus Gramm., *Prolegomena et scholia in Theodosii Alexandrini canones isagogicos de flexione verborum*, 13, 14.

Ὁ δὲ ἀόριστος συγγένειαν ἔχει πρὸς τὸν μέλλοντα, οἷον τύψω ἔτυψα· καὶ δοκεῖ ἐναντίον εἶναι· πῶς γὰρ ὁ παρωχημένος δύναται συγγένειαν ἔχειν πρὸς τὸν μέλλοντα; ἐναντίον γὰρ ἔστι τὸ παρελθὸν πρᾶγμα τῷ μέλλοντι γίνεσθαι· ἀλλ' ἔστιν εἰπεῖν, ὅτι διὰ τοῦτο ἔχει συγγένειαν ὁ ἀόριστος καὶ ὁ μέλλων, ἐπειδὴ **ἀμφοτέροι ἀόριστόν τι δηλοῦσι καὶ ἄδηλον· καὶ γὰρ ὁ ἀόριστος ἄδηλός ἐστιν, ὁμοίως καὶ ὁ μέλλων ἄδηλος ὑπάρχει.**

L'indéfini (= l'aoriste) a une parenté avec le futur, par exemple *tupsô* (je frapperai), *etupsa* (je frappai); pourtant il semble qu'il y ait contradiction. En effet, comment le passé peut-il avoir une parenté avec le futur? L'action qui est passée s'oppose à celle qui est à venir. Néanmoins on peut dire que l'indéfini a une parenté avec le futur parce **qu'ils désignent tous les deux un événement qui n'est pas défini ni manifeste. Et donc l'indéfini n'est pas manifeste de la même manière que le futur ne l'est pas non plus / en effet l'indéfini n'est pas manifeste et de même le futur n'est pas manifeste.**

On voit ici que la base du raisonnement est morphologique. Mais il s'agit de justifier cette proximité formelle par une proximité sémantique. Sur le plan strictement temporel, le passé et le futur sont présentés comme incompatibles et contradictoires, ce qui exclut a priori de les considérer sur ce plan comme apparentés. La subdivision entre indéfini (aoristos) et non-manifeste (adêlos) permet d'associer dans l'aoriste une spécificité qui l'oppose au futur et une propriété commune que l'adjectif adêlos permet de distinguer. On glisse alors de la forme linguistique à l'événement et cela laisse penser que l'aoristia est une propriété linguistique alors que l'adêlotês est une propriété des événements auxquels renvoient les formes linguistiques. C'est alors l'absence cognitive d'accès à la perception des événements qui semble rassembler le passé et le futur.

Une interprétation plus subtile de la parenté est proposée par Sophronius, un grammairien contemporain de Choeroboscus au 9^e s:

24. Sophronius, *Excerpta ex Joannis Characis commentariis in Theodosii Alexandrini canones*, 415, 13.

Τούτων συγγένειαι εἰσι τρεῖς· ἕκαστος γὰρ χρόνος κοινωνεῖ τῷ πρὸς ὃν ἔχει τὴν συγγένειαν πράγματι καὶ διαφέρει· τὰ γὰρ πάντα κοινωνοῦντα πάντα ταῦτα διαφέρουσι. ... Ἀόριστος δὲ καὶ μέλλων κοινωνοῦσι τῇ καθ' αὐτοὺς ἀδηλόγητι· τὸ γὰρ ἔγραψα ἄδηλον πότερον χθὲς ἢ πρὸ πέντε ἢ πρὸ δέκα ἡμερῶν ἢ καὶ πλειόνων, ὁμοίως καὶ <τὸ> γράψω· διαφέρουσι δέ, καθὸ ὁ μὲν παρῴχηται, ὁ δὲ μέλλων οὐπω ἤρξατο·

Il y a trois parentés entre les temps. En effet chaque temps a un point commun et une différence avec l'action à laquelle il est apparenté: les actions qui partagent totalement une propriété, diffèrent totalement en même temps. ... L'aoriste et le futur partagent le fait d'être non manifestes par eux-mêmes: pour egrapsa (j'écrivis) que ce soit hier, il y a 5 ou 10 jours, ou davantage n'est pas manifeste, et c'est pareil pour grapsô (j'écrirai). Et ils diffèrent parce que l'un est passé et l'autre, le futur, n'a pas encore commencé.

Ce texte a l'avantage de séparer nettement la temporalité, qui, en tant qu'elle oppose totalement le passé et le futur, ne saurait constituer une forme de parenté, et l'adêlotês, qui est ici réduite à une imprécision dans la quantité de temps. On peut dire que ce qui différencie les deux temps est de l'ordre du qualitatif, lui-même défini par la position par rapport au moment présent (qui n'est pas défini), tandis que ce qui les réunit est de l'ordre du quantitatif. Il y a là un surprenant retournement par rapport à Apollonius, l'adêlotês étant de l'ordre de l'accès à la perception dans le cas d'Apollonius, tandis que pour Sophronius l'adêlotês relève de l'imprécision quantitative. Mais en fait on notera que cette imprécision quantitative est en même temps une façon de reconnaître le caractère indéfini de la relation avec le présent, l'accessibilité à l'événement restant ainsi, indirectement, au cœur de la définition de la propriété partagée par l'aoriste et le futur. Autrement dit, c'est le même fait qui est décrit, mais par le biais d'une théorie différente.

Mais l'aoristia mise en jeu par la sungeneia doit être elle-même précisée. En tant que propriété partagée, elle repose sur une représentation du futur comme symétrique du passé. Cette conception en miroir pourrait-on dire a joué un rôle important dans les problématiques abordées par les grammairiens.

La symétrie est présente par exemple dans le texte de Sophronius comme on vient de le voir: à l'éloignement dans le passé correspond la projection dans le futur. L'indéfinitude repose précisément sur le fait qu'à elles seules les formes de futur et d'aoriste ne donnent aucune indication sur le degré de distance temporelle. La symétrie se manifeste entre autres par le fait que les auteurs envisagent autant de divisions dans le passé et dans le futur.

C'est encore le cas plus explicitement dans un passage attribué à Théodose (4-5s°) :

25. Théodose, *Περὶ γραμματικῆς*, 144, 16.

τὸ μὲν ἐνεστὼς ἀμερές ἐστὶ καὶ ἓν· τὸ δὲ παρεληλυθὸς εἰς πολλὰ διαιρεῖται· ἢ γὰρ νῦν παρῆλθε καὶ προσεχῶς ἢ χθὲς, ἢ πρὸ τῆς χθὲς ἢ πέρυσιν· ὁμοίως καὶ τὸ μέλλον ἢ μέλλει γενέσθαι, ἢ ταχινώτερον, ἢ αὔριον ἢ μετὰ τὴν αὔριον.

Le présent est indivisible et un, alors que le passé se divise (diaireitai) en plusieurs parties. En effet il est passé juste maintenant, hier, avant-hier ou l'an dernier. Et de la même manière, le futur va se réaliser, ou assez vite, ou demain, ou après-demain.

Mais ces divisions du passé et du futur sont en fait trompeuses. Les grammairiens observent fréquemment que le futur, contrairement au passé, ne se subdivise pas en différentes sortes de futurs.

Pour le passé, il suffit de se référer à nouveau au texte de la *Technê*:

26. Denys le Thrace, §53

Χρόνοι τρεῖς, ἐνεστώς, παρεληλυθώς, μέλλων. τούτων ὁ παρεληλυθώς ἔχει διαφορὰς τέσσαρας, παρατατικόν, παρακειμένον, ὑπερσυντέλικον, ἀόριστον·

Il y a trois temps: présent, passé, futur. Parmi eux, le passé comporte quatre variétés: l'extensif (=imparfait), l'adjacent (= parfait), le plus-que-parfait, l'indéfini (= aoriste).

Sophronius propose une explication naturelle à cette dissymétrie:

27. Sophronius, *Excerpta ex Joannis Characis commentariis in Theodosii Alexandrini canones*. 414, 34.

Ἀποροῦσι δέ τινες λέγοντες, τί δήποτε μόνος ὁ παρεληλυθώς τέμνεται· πρὸς οὓς λέγομεν, ὅτι ὁ μὲν ἐνεστώς τοσοῦτον ἀκαριαῖος καὶ βραχύτατός ἐστιν, ὡς νομισθῆναι παρά τινων φιλοσόφων μὴδ' ὄλως εἶναι· φασὶ γὰρ ρέυματι καὶ τροχῷ κυλινδομένῳ ὅμοια ὑπάρχειν τὰ πράγματα, στάσιν δὲ μηδεμίαν ἔχοντα, ἀλλὰ τὰ μὲν παρωχημένα, τὰ δὲ μέλλειν· τὸ δὲ ἀκαρὲς καὶ οὕτω στενὸν πῶς ἂν καὶ τμηθεῖ; ὁ δὲ μέλλων οὐπω ἐφάνη, τὸ δὲ μήπω φανὲν οὐκ ἔχει φύσιν διαιρεθῆναι.

Certains se demandent pourquoi le passé seul est découpé. Nous pouvons leur répondre ainsi: en ce qui concerne le présent, il est tellement minuscule (akariaios) et bref que certains philosophes ont dénié son existence (ils disent que les actions ressemblent à un écoulement ou à une roue qui tourne, qui ne s'arrêtent jamais et que les unes sont passées et les autres vont se réaliser; alors comment une chose minuscule et aussi resserrée pourrait être découpée?) Quant au futur, il n'est pas encore apparu, alors ce qui n'est pas encore apparu n'est pas de nature à être divisé.

On retrouve dans ce texte ce continuel flottement qu'on observe dans la tradition grecque quand il est question du sémantisme verbal entre ce qui relève du temps et ce qui relève de l'aspect. Le caractère aspectuellement global, ponctuel et en un mot aoristique du futur est parfaitement repéré, mais il est décrit en terme d'extension dans le temps et justifié par un point de vue cognitif, l'absence de connaissance du futur interdisant une quelconque division du futur. Au contraire, la connaissance du passé permet toutes les subdivisions. Quant au présent, c'est par nature qu'il est indivisible puisque dans son cas, précisément, on en a connaissance (ce qui devrait permettre de le subdiviser). Le caractère akariaios du présent est ainsi présenté comme une propriété objective et non plus cognitive.

L'idée d'une extension plus étroite du futur se trouve dans un texte de Théodose sur l'augment:

28. Théodose, *Περὶ γραμματικῆς*, 47, 27.

Διατί καὶ ὁ μέλλων οὐκ ἐπιδέχεται αὐξήσιν ὥσπερ οἱ παρωχημένοι; Διότι ἐκεῖνοι παρεληλυθότες εἰσὶ καὶ μακρότερον τοῦ ἐνεστώτος κείμενοι, ὁ δὲ μέλλων, ἐπεὶ οὐ γέγονεν ἔτι, ἀλλὰ μέλλει γενέσθαι, διὰ τοῦτο συνέσταλται·

Pourquoi le futur ne reçoit pas d'augment comme les passés? C'est parce que ces derniers se sont déroulés dans le passé et se situent plus loin du présent, alors que le futur, comme il ne s'est pas encore produit, mais qu'il va se produire, est, de ce fait, abrégé.

Il y a ainsi une iconicité morphologique, associée, comme on le note souvent chez les grammairiens, à une sorte de motivation du métalangage. L'augment étant conçu de façon cratylienne comme la marque d'une augmentation. Mais la symétrie refait surface lorsque les grammairiens envisagent une forme, le plus souvent considérée comme un atticisme, le futur sur parfait, qu'ils nomment "met'oligon mellôn".

Le passage suivant attribué à Théodose est remarquable de ce point de vue:

29. Theodose, *Περὶ γραμματικῆς*, 148, 22.

Περὶ τοῦ μετ' ὀλίγον μέλλοντος.

Ἔστι δὲ καὶ ἕτερον εἶδος μέλλοντος, ὅπερ μετ' ὀλίγον μέλλον καλεῖται· διατί δὲ τοιαύτην ἔχει τὴν κλήσιν ἐρῶ. Ὡσπερ γὰρ ἐπὶ τῶν παρεληλυθότων τὸ μὲν ἄρτι καὶ πρὸ ὀλίγου παρεληλυθὸς παρακειμενον λέγομεν καὶ τὸ προπολλοῦ παρελθὸν ἀόριστον ὀνομάζομεν· οὕτως ἔχει καὶ ἐπὶ τῶν μελλόντων. Εἰ μὲν γὰρ μέλλω τι ποιῆσαι μετὰ καιρὸν ἰκανόν, οὗτος ὁ χρόνος ὁ μέλλον ἀπλῶς καλεῖται· εἰ δὲ μέλλω τι ποιῆσαι ἢ παθεῖν μετ' ὀλίγον τινὰ καὶ στενὸν καιρὸν, ὁ τοιοῦτος χρόνος μετ' ὀλίγον μέλλον καλεῖται, διότι μετ' ὀλίγον καιρὸν μέλλει ἐνεργηθῆναι· ὅταν γὰρ εἶπω τετύσομαι, ὅστις ἐστὶν ὁ μετ' ὀλίγον μέλλον, τότε ἐδήλωσα, ὅτι μετ' ὀλίγον μέλλει ἀποβῆναι ἢ τύψις. Διὰ τοῦτο καὶ ἐκ τοῦ παθητικοῦ παρακειμένου κανονίζεται ὁ τοιοῦτος χρόνος, διότι ὡσπερ ἐκεῖνος παρακειμένην ἔχει τὴν πλήρωσιν ἐγγύς, οὕτω καὶ οὗτος ἔχει τὸ μέλλον ἐγγύς παρακειμενον.

Du futur proche (met'oligon mellôn)

Il y a une autre espèce de futur, qui s'appelle futur proche (litt. futur après peu). Je vais dire la raison d'une telle appellation. De même que nous disons adjacent (= parfait) pour ce qui vient de se passer il y a peu de temps et que nous nommons aoriste ce qui s'est passé il y a longtemps, il en va de même pour le futur. En effet, si je vais faire quelque chose après un bon moment, ce temps s'appelle simplement le futur. Mais si je vais faire ou subir quelque chose juste après un petit moment, un tel temps s'appelle futur proche, parce que l'action va se produire après un petit moment. Par exemple, quand je dis tetupsomai (je vais recevoir un coup), qui est au futur proche, ce que je montre dans ce cas c'est que le coup va bientôt arriver. C'est pour cette raison aussi qu'un tel temps se conjugue sur le parfait passif, car de même que ce dernier implique l'achèvement tout récent, de même le second implique que le futur est tout proche.

On note dans ce passage une position originale de l'aoriste, par symétrie avec le futur indéfini. En fait le plus souvent le futur proche est considéré comme une exception en tant qu'atticisme et l'éloignement dans le temps est représenté par le plus-que-parfait.

On peut comparer le texte de Théodose avec le commentaire qu'en fait Choeroboscus:

30. Choeroboscus, *Prolegomena et scholia in Theodosii Alexandrini canones isagogicos de flexione verborum*, 12, 28.

τὸ γὰρ ἔτυπα ἄρτι ἐν ἴσῳ ἐστὶ τῷ τέτυπα· ἐὰν δὲ προσλάβῃ τὸ πάλαι ἰσοδυναμεῖ τῷ ὑπερσυντελίκῳ, τὸ γὰρ ἔτυπα πάλαι ἐν ἴσῳ ἐστὶ τῷ ἐτετύφειν. Ὁ δὲ μέλλον καὶ αὐτὸς ἔχων τὸ πλάτος ὀφείλει ἐπιδέξασθαι διαίρεσιν, τὰ γὰρ μέλλοντα ἢ μετ' ὀλίγον μέλλουσι γενέσθαι ἢ μετὰ πολὺ· ἀλλ' ἐπειδὴ τὰ μέλλοντα ἄγνωστά εἰσι, τὰ δὲ ἄγνωστα οὐ δύνανται

ἄτε δὴ ἀγνοούμενα διαίρεσιν ἐπιδέξασθαι, διὰ τοῦτο οὐκ ἐπιδέχεται διαίρεσιν ὁ μέλλον· ὁμοῦς δὲ οἱ Ἀθηναῖοι καὶ αὐτὸν διεῖλον εἰς μέλλοντα καὶ μετ' ὀλίγον μέλλοντα.

etupsa arti (aoriste: j'ai frappé à l'instant) équivaut à tetupha (parfait: j'ai frappé). Et si on ajoute palai (il y a longtemps), cela équivaut au plus-que-parfait, puisque etupsa palai (aoriste: j'ai frappé il y a longtemps) équivaut à etetuphein (plus-que-parfait: j'avais frappé). Quant au futur, comme il a aussi une extension, il doit recevoir une division. Et en effet, les événements futurs vont se produire sous peu ou dans longtemps. Seulement comme ils sont inconnus et donc de ce fait incapables de recevoir une division, le futur ne reçoit pas de division. Néanmoins les Athéniens l'ont aussi divisé en futur et futur proche.

Ce texte entre autres montre que le futur est envisagé par référence au passé: les divisions du passé correspondent à des repérages temporels qui peuvent avoir une très grande précision. C'est à ce titre qu'elles peuvent être, d'après les grammairiens, grammaticalisées en passé proche ou lointain. C'est ce repérage qui n'est pas possible avec le futur si on prend le passé pour modèle parce que la localisation ne peut pas être connue d'avance. C'est donc un argument cognitif qui vient appuyer l'absence en général (sauf en attique) d'une subdivision du futur. Sinon en soi l'idée d'un repérage virtuel devrait être concevable⁴.

Certains se sont ainsi posé la question de savoir pourquoi le futur ne se serait pas aussi appelé indéfini (aoriste). En témoigne un texte de Sophronius:

31. Sophronius, *Excerpta ex Joannis Characis commentariis in Theodosii Alexandrini canones*, 414 34.

Ἀλλ' ἴσως εἴποι τις ἄν, ὅτι κατὰ τοῦτο ὄφειλεν ὁ μέλλον καλεῖσθαι ἀόριστος· φημὲν δέ, ὅτι οὐκ ἦν ἄλλος ὄρισμένος, πρὸς ὃν ἀντιδιασταλείη· ὁ γὰρ μετ' ὀλίγον οὐ καθόλου, ἀλλὰ διαλέκτου ἰδίωμα.

Mais on pourrait peut-être dire que pour cette raison on aurait dû appeler le futur "indéfini" (aoristos). Nous répondons qu'il n'y a pas un autre temps défini auquel il aurait pu s'opposer, car le futur proche n'est pas général, c'est une particularité dialectale.

⁴ Voir aussi 28 bis *Commentaria in Dionysii Thracis Artem Grammaticam, Scholia Marciana*, 403, 31.

Φησὶν ὅτι ὁ παρωχημένος χρόνος εἰς τέσσαρα τέμνεται, εἰς παρατατικόν, παρακείμενον, ὑπερσυντέλικον, ἀόριστον. Καὶ εἴ τις ζητοίη, διὰ τί μὴ ὁ ἐνεστῶς καὶ ὁ μέλλον ἔσχε τομῆν, ἀλλὰ μόνος ὁ παρωχημένος, γινωσκέτω ὅτι ὁ μὲν ἐνεστῶς παρὰ τοῖς φιλοσόφοις ἐκινδύνευε μηδὲ σύστασιν ἔχειν διὰ τὸ ἀεικίνητον τοῦ ἡλίου, οὗ κατὰ φοράν οἱ χρόνοι ἀποτελοῦνται· πῶς οὖν ὁ μὴ μένων μηδὲ ἰστάμενος τομῆν ἐδέχεται; ὁ δὲ μέλλον ἄδηλος ἦν, καὶ πῶς ἐτέμνετο τὸ μήπω φανερόν; μόνος οὖν ὁ παρωχημένος ἐν γνώσει ἦν, καὶ ἄτε δὴ ἐν γνώσει ὑπάρχων εἰκότως καὶ τομῆν ἀνεδέξατο.

Il dit que le temps passé est découpé en quatre, l'imparfait, le parfait, le plus-que-parfait et l'aoriste. Et si quelqu'un demande pourquoi le présent et le futur n'ont pas reçu de découpage, mais seulement le passé, qu'il sache d'abord que le présent chez les philosophes risque de ne même pas exister du fait que le soleil, dont l'élan est le moteur des temps, est toujours en mouvement. Du coup, comment le temps qui n'attend pas ni ne s'arrête pouvait-il être sujet à un découpage? Quant au futur, il n'est pas manifeste, aussi comment ce qui n'est pas encore visible pourrait-il être découpé? Par conséquent seul le passé est en notre connaissance et du fait qu'il est en notre connaissance, il est normal qu'il ait été l'objet d'un découpage.

On retrouve là le contraste entre futur et passé que le parallélisme et la symétrie permettent de faire apparaître. Et on notera que ce contraste s'impose malgré un argument qui peut paraître assez spécieux!

Pour récapituler, on peut dire que la *sungeneia* entre aoriste et futur permet aux grammairiens de rendre compte du lien entre le futur grammatical et les différentes représentations qui lui sont associées. Ces représentations restent néanmoins assez circulaires, dans la mesure où elles restent enfermées strictement dans la temporalité, ou éventuellement dans l'aspectualité, si tant est que la catégorie de l'aspect ait été reconnue.

La *sungeneia* permet en particulier d'élaborer une relation de parallélisme ou de symétrie entre l'aoriste et le futur, fondée essentiellement sur la notion d'indéfinitude (*aoristia*). Cette notion repose sur un repérage qui est précisément limité à la temporalité. Ce repérage temporel opère selon deux angles de vue.

Le premier est construit, d'une façon relativement implicite, à partir d'un point de repère qu'on peut identifier avec le moment d'énonciation, ce qui permet de mesurer un écart temporel plus ou moins important. C'est là le lieu essentiel du parallélisme entre l'aoriste et le futur: l'aoriste, comme le futur, ne spécifie pas la quantité de temps entre l'événement énoncé et le moment d'énonciation.

Cela suppose une *diáresis*, une division du temps, plus ou moins contradictoire avec la nature continue et fluide du temps. Le récent et l'ancien passés constituent un apparent miroir du futur proche et du futur éloigné. C'est ce qui rend possible malgré tout le futur proche de l'attique.

Le second angle de vue est celui de l'accès à la connaissance. Le futur est cette fois tout à fait différent du passé: alors que le passé se définit pour les grammairiens grecs comme accessible par nature à la connaissance (c'est en quelque sorte du déjà connu), le futur est par nature impossible à connaître.

En fait ce décalage entre le temps objet de l'énonciation et le temps objet de la connaissance permet d'expliquer cette situation contadictoire qui fait que le futur est conçu comme en miroir du passé avec ses divisions susceptibles de repérer des événements sur le fleuve du temps mais en même temps ce repérage n'est pas réellement complet, précisément parce que l'avenir n'est pas accessible à notre connaissance. Pour nos grammairiens, le futur, malgré son étendue, n'est donc pas susceptible d'être découpé. Cela explique sans doute le caractère marginal du futur proche, dont le caractère dialectal est souligné pour mieux le marginaliser, et surtout l'absence totale d'analyse du futur immédiat périphrastique avec *mellô* + infinitif, alors même que ce verbe a donné son nom au futur⁵! La perspective strictement morphologique des gr. gr. excluait par principe qu'ils s'occupent des périphrases (même s'ils les comprenaient très bien)

⁵ On peut certes objecter que la réflexion grammaticale des grecs est essentiellement centrée sur le mot et pour les temps, sur le mot verbal, ce qui rend difficile une prise en compte des futurs périphrastiques, mais dans la perspective de la *suntaxis*, une combinatoire aurait pu se concevoir. D'une part des modaux comme *δεῖ* (*il faut*) sont l'objet de longs débats chez Apollonius par exemple et d'autre part la théorie des *signifiés conjoints* (*παρουφιστάμενα νοητά*) qui fait d'une unité lexicale un faisceau de traits morpho-sémantiques permettaient de fournir une base pour un jeu d'équivalence.

On revient ainsi au substrat philosophique, qui fait du temps un être objectif que les différentes métaphores (fleuve, source, roue en mouvement, disque solaire) présentent comme un continuum, où le futur, sans être déjà advenu est en quelque sorte déjà là, comme dans les perspectives explorées par Aristote en opposition aux futurs contingents. C'est le croisement des êtres en devenir avec le temps objectif, éternel pourrait-on dire, qui débouche sur la possibilité d'un repérage, soit au plan cognitif, soit au plan énonciatif.

V. Conclusion

Notre parcours dans les textes grammaticaux grecs a permis de voir comment les Grecs ont tenté de justifier la place du futur dans le système verbal du grec ancien en faisant du tiroir du futur le lieu de projection du temps réel, du temps cognitif et du temps énonciatif.

Dans un premier temps nous avons vu comment les grammairiens s'appuient sur la conception philosophique du temps et comment ils s'en séparent. La comparaison récurrente du temps avec l'image d'un doigt plongé dans un cours d'eau combine une représentation objective du temps et l'idée d'un repère relatif représenté par le doigt. C'est l'interprétation de ce repère et par ailleurs la prise en compte du système morphologique du verbe qui oppose les grammairiens et les philosophes, mais on a vu que la représentation du temps comme une réalité objective n'est jamais totalement rejetée par les grammairiens. En particulier, le rôle du présent est chez eux essentiel, puisqu'il constitue précisément ce repère qui permet de définir relativement à lui le passé et le futur et qu'il joue un rôle pivot dans la morphologie verbale. Et ils vont jusqu'à donner une extension au présent, dans la mesure même où la forme qui l'exprime peut renvoyer aussi bien à du passé qu'à du futur, ce qui est rejeté par les philosophes dans le qualificatif d'*akariaios*.

Dans un second temps, nous avons pu constater que, dans le cas du futur en particulier, l'objectivisme des grammairiens les amène à ranger dans la catégorie du futur tous les emplois qui réfèrent à du futur au-delà du futur lui-même. C'est donc le cas du présent mais surtout de tous les modes, y compris l'infinitif, ce qui semble restreindre l'interprétation des futurs exprimés par les modes à une valeur virtuelle et non à une valeur modale. Une exception notable dans la tradition grecque est représentée par Apollonius Dyscole, qui rejette par principe l'idée que les modes renvoient par eux-mêmes au futur. Pour lui, quand une proposition dans laquelle se trouve une forme distincte du futur renvoie à un événement futur, c'est soit un autre mot, par exemple la conjonction introductive, soit les implications au plan sémantique d'une catégorie comme l'aspect, qui explique la valeur de futur.

Enfin nous avons montré, à partir d'une étude des implications du concept de *sungeneia* appliqué à la relation entre aoriste et futur, l'importance d'un point de vue cognitif pour les grammairiens: la "parenté" (*sungeneia*) entre aoriste et futur, qui est généralement interprétée comme une indétermination de l'éloignement temporel avec le présent de l'énonciation, contribue simultanément à faire apparaître un contraste entre l'indétermination du passé et celle du futur. Alors que le passé est accessible à la connaissance, ce qui permet virtuellement de le diviser en phases plus ou moins éloignées, le futur, n'étant pas accessible sur le plan cognitif, est caractérisé par son indivisibilité. Pourtant les grammairiens sont contraints de remarquer que, sur un plan objectif, le futur a autant d'extension que le passé. La seule exception est le futur immédiat attique (*met'oligon mellôn*), qui s'oppose, symétriquement au contraste entre l'aoriste et le parfait (passé immédiat), au futur indéterminé simple.

On pourrait être tenté d'ironiser sur ces errements entre ces points de vue entremêlés et parfois confus sur la représentation du futur: objectif et cognitif, temporel et aspectuel, énonciatif et morphologique. Mais, avec des outils sans doute différents, les linguistes du XXI^e siècle ne renieraient pas forcément cette complexité.

Références:

- Apollonius Dyscole, *De la construction*, introduction texte et traduction par Jean Lallot, Paris, Vrin, 1997
- Apollonius Dyscole, *Traité des conjonctions*, introduction texte, traduction et commentaires par Catherine Dalimier, Paris, Vrin, 2001
- Bartolotta, Annamaria, (à paraître), "Spatial representations of the future in Homeric Greek", International Colloquium on Ancient Greek Linguistics, Rome 2015, March 23-27
- Eco Conti Sara, 2010, *I tempi nel sistema verbale greco antico e il caso dell'imperativo*, Tesi di Perfezionamento, Scuola Normale Superiore di Pisa
- Lallot, Jean, 2012, *Etudes sur la grammaire alexandrine*, Paris, Vrin
- Matthaios, Stefanos, 1999, *Untersuchungen zur Grammatik Aristarchs: Texte und Interpretation zur Wortartenlehre* (Hypomnemata 126), Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht
- Petrilli, Raffaella, 1997, *Temps et détermination dans la grammaire et la philosophie anciennes*, Münster, Nodus Publikationen
- Thesaurus Linguae Graecae*, University of California Irvine, <http://www.tlg.uci.edu/>